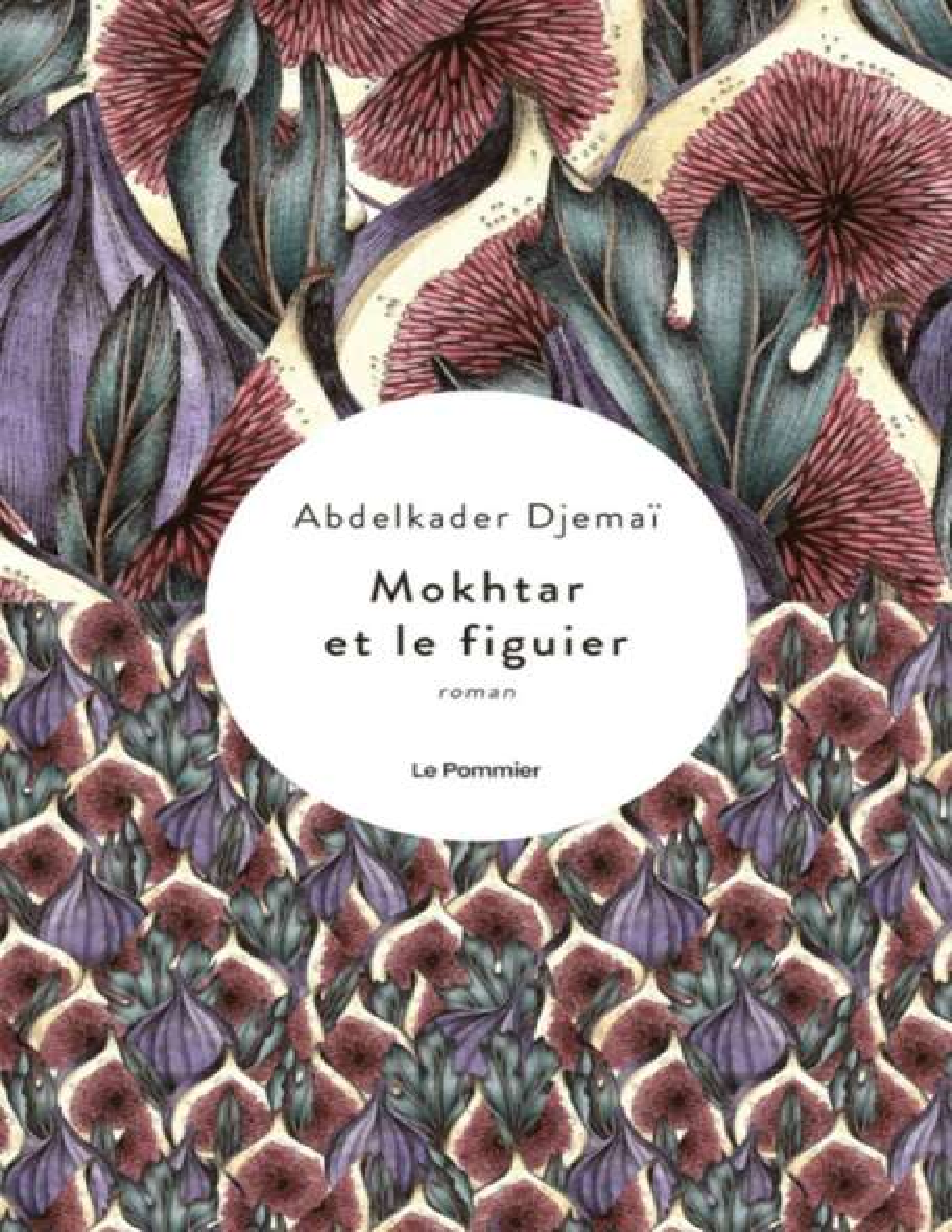




Abdelkader Djemaï

**Mokhtar
et le figuier**

roman

Le Pommier

Abdelkader Djemaï

Mokhtar et le figuier

roman

Le Pommier

OceanofPDF.com

ISBN 978-2-7465-2518-4
© Le Pommier / Humensis, 2022
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

OceanofPDF.com

« Nous ne pouvons pas dire avoir totalement oublié
ce que nous nous souvenons d'avoir oublié. »

SAINT AUGUSTIN,
Les Confessions

OceanofPDF.com

Une vieille bâtisse

Quand il rentrait du domaine Manhès, Kouider, le grand-père paternel de Mokhtar, montait un chemin caillouteux en serrant dans sa main un bâton en bois d'olivier.

Un peu corpulent, coiffé d'un chèche blanc et brun jusqu'au bout des oreilles, il mettait son bâton, selon ses humeurs et sa fatigue, sous le bras ou sur l'épaule.

Grignoté par les agaves et les buissons, le chemin menait au douar des Ouled Ahmed et sa dizaine de maisons en torchis.

La maison de Kouider était composée de deux pièces, l'une pour lui et sa femme Aïchouche et l'autre pour Moussa, le père de Mokhtar. Il y avait remplacé ses deux frères aînés, Kaddour et Tedjini, qui l'avaient tour à tour occupée, avant de déménager, comme leur sœur cadette Halima, après leurs mariages.

À la différence de Halima qui était partie pour la grande ville, ses oncles n'avaient pas quitté la région. Ils venaient, les jours de fête comme à l'Aïd El-Kébir, leur rendre visite avec leurs épouses et leurs enfants.

Dans la vieille bâtisse, dont les chambres étaient éclairées de lampes à pétrole au réservoir cuivré, il y avait un puits à la margelle en pierres grises, un four en boue séchée, un poulailler grillagé et un petit enclos pour les moutons. Le figuier, le seul arbre que son grand-père possédait, donnait ses fruits deux fois l'an et offrait son ombre fraîche au printemps, et surtout en été.

Dans la courette, qui sentait parfois l'encens et le benjoin et où affleuraient des cailloux jaunes et lisses comme des galets, Aïchouche, aidée par la mère de Mokhtar, cuisinait entourée du kanoun, du soufflet en

cuir, d'un fagot de bois, de marmites, de casseroles et des assiettes en aluminium. Une grande jarre, un tamis, des seaux en zinc et des bassines découpées dans des fûts de carburant reposaient dans un coin.

Près du figuier sous lequel le patriarche faisait la sieste après avoir ôté son chèche, ses chaussures, et accroché son burnous à une branche, le four ressemblait à la carapace écaillée d'une tortue. Aïchouche sortait de son ventre les galettes d'orge rondes et épaisses. Quand elles étaient trop brûlantes, Mokhtar les voyait danser sur les paumes de ses mains brunes et noueuses.

Au bout du chemin caillouteux et à gauche de la maison, il y avait une petite mare cernée de touffes de roseaux et de mousse verdâtre. Elle attirait les moustiques, les libellules et quelquefois les guêpes. Au printemps, c'était le royaume des têtards qui filaient entre les doigts de Mokhtar.

Du douar, il pouvait, entre le vol frémissant des insectes et les nuées virevoltantes des étourneaux et des hirondelles, apercevoir dans la plaine prospère la ferme de Manhès, où son grand-père travaillait, et les gourbis au sol en terre battue du douar des Ouled Othmane perché sur un coteau. À un jet de pierre de la route goudronnée qu'empruntait un joli autocar jaune, les rails du train de marchandises avec ses wagons jamais vides brillaient les jours de grand soleil.

Dans le ciel d'automne, Mokhtar regardait les petits groupes de cigognes au long bec rouge qui descendaient lentement vers le sud.

Un après-midi, il avait trouvé l'une d'elles morte au bord de la mare où elle était sans doute venue boire, le ventre blanc et les ailes tachés de boue. Ses pattes, elles aussi longues et rouges, étaient raides.

Durant l'année, de temps à autre, des avions de ligne laissaient derrière eux une traînée blanchâtre. De plus en plus souvent, il entendait le bruit saccadé des pales des hélicoptères qui se dirigeaient, loin, vers les montagnes. Il se murmurait dans les douars que des hommes avaient rejoint le maquis.

Le figuier

Un matin, comme si elle voulait lui présenter un membre de la famille qui lui était cher et que Mokhtar ne connaissait pas, Aïchouche le prit par la main et l'emmena au pied du figuier qu'elle aimait, lui dit-elle, pour sa bonté et sa générosité.

Avec les yeux encore vierges et étonnés de la petite enfance, Mokhtar vit d'abord le tronc, tellement plus haut et plus vieux que lui. Il était aussi plus robuste que son grand-père et n'avait pas besoin de s'appuyer sur un bâton en bois d'olivier. Malgré son âge, ses cicatrices et les traces de sève qui ressemblaient à du sang blanc coagulé, il était solidement planté sur le sol en terre battue où cheminaient, au milieu des feuilles mortes et des brindilles d'herbes, des fourmis.

En regardant les fourmis, Mokhtar imagina que les racines descendues du tronc se mettaient elles aussi à marcher, à courir sous la maison avant de se disperser et de se perdre dans le grand ventre de la terre qu'il croyait brûlant comme le four en boue séchée d'Aïchouche.

Puis il leva la tête vers l'intérieur de l'arbre rempli d'ombres, de légers frémissements et de murmures indéfinissables. Il ressemblait à une sorte de puits végétal plein de fraîcheur où la lumière, comme une pluie fine et douce, tombait à travers les rameaux pareils à de longs bras aux coudes noueux et à la peau légèrement grise. Dans les ombres qui se croisaient, il n'arrivait pas à distinguer le bout de leurs doigts qui devaient sans doute toucher le ciel, ce ciel souvent d'un bleu limpide.

Avec sa masse vert sombre dont il découvrirait peu à peu l'odeur boisée, le figuier lui paraissait peuplé de mystères et de secrets. De dangers aussi,

lorsqu'il aperçut une grosse araignée noire entre deux feuilles luisantes qui avaient la forme de mains bien découpées.

Velue et surnoise, elle faisait mine de sommeiller sur sa toile poussiéreuse, prête – il en était sûr – à sauter sans pitié sur son visage.

Effrayé par son apparition, il devrait attendre longtemps pour oser grimper dans l'arbre où il risquait de perdre tous ses repères. Derrière son apparente sérénité, quels autres dangers, quels autres pièges pouvait-il dissimuler ?

Pour le rassurer, Aïchouche détacha délicatement à l'aisselle des feuilles une figue violette qu'elle lui offrit en souriant. Mokhtar eut alors la délicieuse sensation de retrouver dans sa bouche la saveur de sa chair rose et sucrée, qu'il connaissait pour l'avoir plusieurs fois goûtée.

Ce matin-là, avec sa grand-mère à ses côtés, pour la première fois, il eut, malgré la présence de l'araignée, l'impression de voir vraiment le figuier, de prendre conscience de sa réalité palpable et charnelle.

La koubba

Entre les senteurs de l'encens et du benjoin qu'elle faisait brûler sur le kanoun – ce qui agaçait parfois son vieux mari – et ses visites aux marabouts, Aïchouche rencontrait à sa manière les esprits bienveillants et bénéfiques qui pourraient la rassurer, la libérer de ses inquiétudes, et surtout préserver la paix de ceux qu'elle aimait.

Menue, d'apparence fragile mais pleine de force, enveloppée dans son voile blanc et une longue bougie à la main, elle avait, de bon matin, l'habitude de se rendre seule à la koubba de Sidi-Belahouel dont la porte en bois de couleur marron était toujours ouverte. Sa coupole verte, qu'on voyait de loin, était surmontée d'un petit croissant en cuivre brun.

Bâtie près d'un champ d'oliviers et entourée d'un muret de pierres sèches, elle accueillait, chaque été, la wâada, qui réunissait les familles des environs. Badigeonnés à la chaux, ses murs brillaient, quand le soleil tapait fort, comme les rails du train de marchandises.

Vêtue d'une robe toute simple serrée à la taille par une ceinture de laine rouge, un fichu posé sur ses étroites épaules, Aïchouche, émue et le pas humble, pénétrait à l'intérieur de la koubba à cette heure-là déserte. Elle enlevait son voile et s'asseyait près du tombeau du saint couvert de grands foulards et d'étoffes bariolées. Dans les lueurs tremblotantes de la bougie qu'elle avait allumée, le corps légèrement penché en avant, longtemps elle se recueillait dans la pénombre fraîche et protectrice. Les lèvres pâles et les mains ouvertes tendues vers le ciel, elle implorait de sa voix douce Sidi-Belahouel de protéger les siens du malheur qui pouvait à tout moment, tel un ogre, les guetter sur les chemins broussilleux de l'existence.

Une fois, elle emmena Mokhtar au hameau des Ouled Othmane où elle venait demander à Si Mahmoud, qui était aussi circonciseur, de lui faire un talisman. Le taleb, qu'elle respectait et à qui elle faisait entièrement confiance, avait prononcé la fatiha qui avait scellé le mariage religieux des parents de Mokhtar.

Neuf mois plus tard, son père, un ouvrier agricole de vingt-trois ans qui depuis son adolescence louait çà et là ses bras, déclara la naissance de son premier enfant à la mairie de Saint-Lucien.

La soixantaine, le visage osseux cerné d'une barbe rousse, Si Mahmoud avait un tatouage en forme d'arabesque sur le haut de la main avec laquelle il écrivait. Mokhtar le regardait attentivement tremper son calame dans une fiole d'encre faite d'eau et de laine brûlée et griffonner une sourate du Coran. En sortant de chez lui, Aïchouche embrassa le bout de papier avant de le glisser entre ses seins ridés. Une fois de retour à la maison, Mokhtar la vit coudre soigneusement le papier dans un morceau de tissu vert et l'enfouir entre deux oreillers. Il ne se doutait pas que la main tatouée qui l'avait écrit tiendrait bientôt les ciseaux qui le circoncieraient sous le figuier.

Un vendredi, jour de la grande prière, Mokhtar fut le héros malgré lui de la fête qui allait remplir la bâtisse d'une fierté joyeuse. Pour cette heureuse occasion, son grand-père sacrifia l'un des moutons du petit enclos. Le matin, sa mère lui fit sa toilette près du puits, le vêtit d'une y'baya en satin brillant, le coiffa d'une jolie chéchia et le chaussa de babouches couleur jaune miel. La veille, elle avait étalé de la pâte tiède de henné pour colorer la paume de ses mains et la plante de ses pieds.

Ses deux oncles, Kaddour et Tedjini, étaient là avec leurs épouses et leurs enfants qui l'entouraient gaiement. Ce qui l'intrigua, c'était la présence de Si Mahmoud qui n'était jamais venu à la maison et, sous le figuier, celle de la gassya, un plat en bois de noyer qui servait habituellement au couscous. En voyant le taleb sortir de son couffin des ciseaux, une fiole d'alcool et de la laine de mouton en guise de coton, il comprit. Pris de panique, il sentit ses petites jambes se mettre soudain à courir comme les racines du figuier sous la terre pour tenter de surgir autre part à la surface, sain et sauf, entier et serein.

Au milieu de ses pleurs, Kouider le rattrapa, le souleva du sol, l'embrassa sur la joue et écarta ses cuisses au-dessus de la gassya, avant que les ciseaux, qui lui paraissaient immenses et bien aiguisés, ne tranchent d'un coup son prépuce. Ses cris de douleur et son sang s'égouttant sur le bois

brun furent salués par des youyous. Pour la première fois, Mokhtar vit son grand-père, le visage épanoui et les yeux rieurs, danser en son honneur en faisant tournoyer son bâton au-dessus de son chèche.

Le lendemain, Aïchouche enveloppa le prépuce dans un morceau de tissu blanc et l'enterra, en murmurant une prière, près du tronc qui avait lui aussi ses cicatrices et ses traces de sève coagulée. Elle avait fait la même chose avec les placentas de ses belles-filles qui accouchèrent chez elle. Le figuier, qui est toujours généreux, leur donnera plus de lait pour leurs petits, expliquait-elle.

Bien qu'il fût particulièrement choyé ce vendredi-là – et même dans la semaine qui suivit –, Mokhtar, un peu fiévreux, ne put s'empêcher de penser à son bout de chair ensanglanté. Plus que l'araignée qui devait être aux aguets, il redoutait que les fourmis ne le déterrent et ne l'emmènent pour le manger tranquillement dans leur trou obscur et profond. Il aurait préféré qu'il finisse dans le bec d'un gentil moineau qui l'offrirait à ses oisillons en train de l'attendre, impatients et affamés, au fond de leur nid.

La ferme Manhès

Plus bas, au milieu de la plaine s'étendait la propriété de Manhès entourée d'eucalyptus, de blé, de vignes et de vergers. Sa belle maison à un étage possédait un porche majestueux, de grandes portes-fenêtres, un balcon fleuri à la rambarde torsadée, des colonnes cannelées et des tuiles mauresques. Elle était reliée par une voie carrossable à la route goudronnée où passait l'autocar jaune. Bordée de platanes, elle menait au village de Saint-Lucien et, là-haut, derrière les collines boisées, vers les villes du nord.

Ses corps de ferme peints en blanc abritaient le hangar à machines, les silos à grains, le chenil, l'étable et les écuries où travaillait le grand-père de Mokhtar. Comme Aïchouche qui, n'ayant ni jardin ni potager à elle, chérissait le figuier, Kouider aimait, sans en avoir aucun, les chevaux, les chevaux de toutes races et de tous pelages.

Sous l'œil du régisseur Manuel Rodriguez, un Andalou au teint olivâtre, en espadrilles et aux jambes longues qui logeait près des chais de couleur grenat, une soixantaine de fellahs travaillaient sur les centaines d'hectares de Manhès. Des terres qui, avant la colonisation, avaient appartenu à leurs aïeux. La plupart étaient employés dans les champs où l'on entendait toute l'année les bruits des tracteurs, des pompes à moteur, des semoirs, des camions et celui, en été, des moissonneuses-batteuses. Des petits nuages ocre de poussière de paille mêlée aux grains de blé et à des nuées d'oiseaux et d'insectes s'élevaient alors dans l'air brûlant.

Pavée de pierres de granit et ornée de parterres de fleurs, la cour accueillait des réceptions animées par un orchestre de la sous-préfecture ou par un très beau phonographe soixante-dix-huit tours au bras en métal chromé dont le pavillon ressemblait à une large oreille en aluminium bleuté.

Pour le 14 Juillet, Manhès faisait tirer un impressionnant feu d'artifice dont les gerbes flamboyantes éclairaient la nuit de la campagne et l'obscurité des douars.

Avec son épouse Martine, qui aimait les belles toilettes, les bijoux et les ombrelles en soie de tous les coloris, Manhès, dont la fille et le fils poursuivaient des études à Paris, recevait régulièrement le père Alexandre, le curé de Saint-Lucien, Georges Marchand, le maire de ce village, Michel Montoya, le médecin dont la fille, María Dolores, était fiancée à Manuel Rodriguez. Il y avait également le juge Auguste Bonnet, Alfred Rostaing le chef de la gendarmerie et Roger Richard, le jeune capitaine qui commandait le groupement militaire installé près du chef-lieu.

Manhès n'oubliait pas aussi d'inviter le caïd Hadj Saïd Boumerga, qui le servait avec zèle. Petit de taille, le visage farouche et la voix rauque, il criait, en levant son fusil au ciel, qu'il continuerait, jusqu'à la fin de ses jours, à traquer tous les ennemis de la France.

Ancien spahi de la Grande Guerre, il se vantait en toute occasion d'avoir combattu sous les ordres du général Philippe Pétain. On l'entendait encore se flatter d'avoir fait le pèlerinage aux Lieux saints, d'être un polygame comblé et un allié inconditionnel de son ami Antoine Manhès, qui le lui rendait bien.

Originaire d'Alsace d'où venaient les cigognes que Mokhtar voyait passer en automne, Manhès, haut de taille, les yeux d'un bleu presque métallique et la cinquantaine autoritaire, avait, à cause du soleil incandescent, un visage de brique rouge.

Il épongeait constamment la sueur sur son front et son cou avec des mouchoirs brodés à ses initiales qu'il sortait, l'air excédé, des poches de ses costumes de lin ou de sa salopette de travail. Souvent juché sur un pur-sang arabe dont il avait confié l'entretien au grand-père de Mokhtar, il portait des bottes de cuir fabriquées à la main et une grosse chevalière en or massif qui étincelait de mille feux.

Parlant de lui, un jour, Larbi Benhalima, un ami du grand-père de Mokhtar et l'un des plus anciens du domaine, avait dit – et personne ne devait jamais oublier sa colère sourde : « Manhès a tout, il est riche, puissant et il nous paie avec une poignée de mouches ! La différence entre nous et les chiens errants, c'est qu'eux ils n'ont pas de laisse ! »

La wâada

Chaque année, les mouches, au ventre légèrement rebondi, se donnaient rendez-vous au couscous de la wâada de Sidi-Belahouel qui réunissait, la première semaine de juillet, une centaine de familles. Elles se posaient alors sur les quelques moutons, dont celui du grand-père de Mokhtar, dépecés et suspendus aux branches des oliviers ou aux bras des charrettes dételées.

Les carcasses attiraient aussi les chiens errants, qui rôdaient efflanqués et le museau à l'affût. On les tenait éloignés à coups de pierres ou en criant très fort.

Tout en chassant les mouches d'une main nonchalante ou agacée, adultes et enfants n'oubliaient pas de tenir solidement leurs cuillères en bois qu'ils portaient avidement à leurs bouches quand elles contenaient un bout de viande.

Les jours de disette, les plus pauvres et les plus vulnérables se contentaient d'un plat de khobize bouilli, une espèce de mauve qu'ils arrachaient par touffes sur les chemins et dans les champs. À force d'en manger avec le cardon et les artichauts sauvages, ils avaient les dents vertes et les lèvres noires.

Dans l'air surchauffé de juillet, ils buvaient à grandes rasades l'eau des outres et des gargoulettes en argile cuite enveloppées dans des chiffons mouillés. En sueur, les pans de leur burnous ou le bas de leur y'baya jetés sur leurs épaules, ils s'essuyaient les lèvres avec leurs doigts qu'ils rinçaient brièvement avec l'eau des gargoulettes avant de siroter le thé préparé sur des kanouns ou sur les petits feux entourés de pierres. Ils le servaient, fumant et doré, après avoir cassé en morceaux des pains de sucre qui

inévitablement attiraient, comme les gâteaux faits maison qu'ils avaient apportés, les mouches et parfois les abeilles et les guêpes.

Au milieu de l'après-midi, ils apercevaient le turban tissé de fils brillants et le burnous rouge épinglé de médailles du caïd Hadj Saïd Boumerga qui descendait sur son alezan la colline au sommet de laquelle il avait construit une grande maison en dur. Il y avait installé ses trois jeunes et jolies épouses que personne ne voyait jamais, sauf les mouches, ou les canaris et les chardonnerets qu'il aimait élever.

Comme à chaque wâada à laquelle il ne daignait pas participer – il préférait s'occuper, domaines où il excellait, du méchoui et des parties de chasse organisés par Manhès –, il passait alors entre les groupes, l'air important et l'œil soupçonneux. Puis, satisfait de son inspection comme celles qu'il faisait régulièrement dans les douars qu'il surveillait de près, il enfourchait son alezan et repartait au galop, le canon de son fusil pointé vers le ciel, comme le faisaient les cavaliers dans les fantasias qui sentent l'odeur des chevaux, de la poussière, de la sueur et de la poudre brûlée.

Pour la plupart dépenaillés, chétifs et les pieds nus, les gamins sautaient et piaillaient autour de la koubba comme les oiseaux qu'ils chassaient avec un lance-pierre tressé avec des feuilles de palmier nain.

Sous l'ombre d'un olivier, blotti contre son père, Mokhtar regardait quelques-uns jouer aux osselets. À genoux, ils les lançaient en l'air en tentant de ramasser rapidement ceux qui étaient posés par terre. Un jeu d'adresse qui lui plaisait beaucoup.

Pour leur éviter d'avoir des poux, certains des gosses avaient le crâne rasé. D'autres souffraient du trachome et de la tuberculose qui n'épargnaient pas non plus leurs parents et leurs proches. Faute de soins et de nourriture, beaucoup d'enfants décédaient en bas âge. Le ventre encore fécond de leurs mères les remplaçait, avec la peur qu'elles ne les voient disparaître à leur tour. Plusieurs mouraient en couches, comme, il y a déjà longtemps, Khadra, la grand-mère maternelle de Mokhtar.

Dans l'enceinte du sanctuaire, les fillettes restaient sagement auprès des femmes qui, comme sa mère et Aïchouche, écoutaient attentivement la Chikha. Surnommée « Zerga », la Brune, elle chantait à quelques mètres d'elles.

Le seroual ample et le turban légèrement penché sur le côté, trois musiciens accompagnaient sa voix à la fois mélancolique et gaie avec leur

gasba, leur galal et leur bendir qui servait aussi à recueillir les modestes oboles des fellahs.

Entre deux âges, assise en tailleur sur un tapis bariolé, Chikha Zerga avait la plante des pieds et la paume des mains brunies par le henné. Plus que sa robe rehaussée de broderies, son foulard de soie, ses bracelets fins et sa bague en or, c'était son lithem, sa voilette en dentelle noire, qui lui donnait un air mystérieux et inaccessible. Masquant la moitié de son visage, il ne laissait voir que son front et ses grands yeux soulignés d'un trait de khôl.

On savait qu'elle n'était pas d'ici, qu'elle était peut-être venue d'une ville lointaine avec son petit orchestre qui rangeait ses instruments et le tapis de la Chikha dans une jolie pièce d'étoffe soigneusement nouée.

Beaucoup se souviendraient d'un passage de l'une de ses chansons qui avait provoqué, derrière l'enceinte, les youyous des femmes :

Mon amour s'est perdu dans la misère
Et ma voix n'est plus qu'une blessure
Qui viendra un jour guérir mon cœur ?
Quel vent m'apportera un nouvel amour ?

Ils savaient, comme les visiteurs qui passaient dans le coin, qu'ils ne reverraient plus Chikha Zerga. Au contraire des colporteurs qui arrivaient avec du savon de Marseille, des bougies parfumées, des petits flacons de parfum bon marché, des peignes en corne, des chaussettes, du tissu au mètre et des vêtements pas chers. Ils proposaient également du gros nougat aux cacahuètes, de grandes sucettes et des bonbons aux couleurs criardes. Des articles qu'on ne trouvait pas souvent à l'épicerie presque vide du hameau des Ouled Othmane, dont les gourbis ressemblaient à une grappe de raisin noir aux grains abîmés.

L'air enjoué et la parole facile, comme s'ils voulaient les remercier pour leurs achats, les colporteurs offraient à leurs modestes clients qui ne parlaient pas beaucoup des anecdotes drôles, des faits divers intéressants ou des histoires concernant des familles ou des personnes qu'ils ne connaissaient pas. Ces petites nouvelles, qui les changeaient un peu de leur quotidien, les attristaient ou les faisaient sourire, et peut-être même rêver.

Avant que le soleil ne se couche sur la plaine, les familles, une fois rangés leurs couscoussiers, leurs nattes, leurs peaux de mouton, leurs marmites et leurs outres, rejoignaient leurs douars à pied ou avec des charrettes tirées par des ânes ou des mulets.

Dans la nuit qui était maintenant tombée, on entendait sur les chemins, dans le halo tremblotant des lanternes, les bruits des roues et les éclats de voix joyeuses qui s'éparpillaient sous les premières étoiles. De temps en temps s'élevaient les aboiements des chiens errants et de ceux de la ferme d'Antoine Manhès.

OceanofPDF.com

La boue

Pour les fellahs, le plus dur, c'était l'hiver, qui les trouvait encore plus démunis, encore plus vulnérables. Il leur fallait affronter l'air glacial qui brûlait leurs visages et leurs mains, résister aux pluies qui s'abattaient en trombes en ruinant souvent leurs gourbis. Dans cette lutte inégale, ils devaient surtout faire face à la boue épaisse et grasse qui clapotait sous leurs pieds mal chaussés. Parfois, ils les enveloppaient de chiffons ou d'herbe desséchée.

Dans la plaine recouverte d'une brume noire que les éclairs lacéraient, la boue rendait leurs jambes lourdes, tirait sur leur dos et les faisait transpirer quand, la tête baissée, ils marchaient longtemps sur les chemins glissants menant au domaine de Manhès ou vers les douars.

Évitant de s'abriter, de peur d'être tués par la foudre, sous le couvert des arbres, ils avaient beau connaître depuis leur enfance les raccourcis, les sentiers de traverse ou un recoin du paysage qui les protégerait, elle les attendait, têtue et sans concession.

La boue rentrait même dans leurs habitations, maculait le bas de leurs couches, de leurs vêtements et de leurs ustensiles de cuisine. Il fallait constamment la chasser comme une bête flasque et rampante, repousser, avec des pelles ou des faisceaux de branches de palmier nain, ses paquets gluants semblables au mortier grâce auquel ils scellaient parfois les pierres de leurs murs.

Dans le pays tout entier, il n'y avait pas de fleuves et les oueds n'étaient pas nombreux, mais le vent ne se faisait jamais oublier. Violent et invincible, il menaçait les masures, soulevait, dans la plaine et sur les coteaux, des nappes de poussière jaune ou rouge. La nuit, enroulé dans sa

grosse couverture, Mokhtar l'écoutait souffler sur le toit, faire trembler les bassines et les fûts, s'engouffrer dans le puits en cognant brutalement le seau contre la paroi. Il l'entendait aussi secouer furieusement le figuier, craignant qu'il ne l'arrache comme une dent et que ses racines, dans le caquètement et les bêlements affolés des poules et des moutons, n'emportent dans leur course échevelée la maison et les siens, qui essayaient de trouver le sommeil.

Pour chaque saison, Aïchouche avait des remèdes contre les tracas de santé de sa famille, qui n'avait jamais connu le médecin. Lorsque en hiver son mari souffrait de ses rhumatismes, elle posait une pierre plate sur les braises qui étincelaient dans la grande bouche du four. Elle cuisait comme une épaisse tranche d'aubergine ou de poivron vert. Après l'avoir enveloppée dans un linge, elle l'appliquait, telle une ventouse en terre cuite, sur ses côtes et sur son vieux dos.

Avec le lait du figuier, elle lui avait enlevé la verrue qui poussait dru sur son mollet gauche. Elle lui faisait aussi, au moyen d'une petite lame, des saignées, épongeant délicatement le sang qui perlait sur sa nuque qu'il avait large.

Quand l'un des siens se plaignait de maux d'estomac, elle lui donnait à boire de la poudre de figes sèches bouillie avec l'eau du puits. Une eau à laquelle elle accordait, comme son mari, des vertus thérapeutiques.

Un soir, pour soigner Mokhtar qui avait attrapé un méchant rhume, elle imbiba un morceau de sucre avec le pétrole de la lampe et le posa tranquillement sur sa langue. Il lui sembla soudain qu'un gigantesque incendie s'allumait dans sa bouche et au fond de sa poitrine. Sa chaleur bienfaisante se répandait dans ses veines, dans sa gorge et son nez avant qu'il n'éternue fortement. Aïchouche affirma alors que c'était la preuve que la maladie avait commencé à sortir de son petit corps.

Quand le beau temps fut revenu, elle confia à Mokhtar un secret. À sa grande surprise, elle lui chuchota à l'oreille que la veille, en ouvrant son armoire, des abeilles s'étaient envolées dans les couleurs du crépuscule qui étaient entrées dans sa chambre. Puis, comme des papillons, elles s'étaient mises à voleter au-dessus de sa tête, à se poser sur ses épaules étroites et sur la paume de ses mains brunes et noueuses avant de danser joyeusement autour d'elle.

Elle ajouta d'une voix émue qu'au moment de repartir, aériennes et lumineuses, elles lui souhaitèrent une longue et heureuse vie parmi sa

famille. Mokhtar l'avait écoutée, émerveillé et définitivement convaincu de son pouvoir de magie.

OceanofPDF.com

Les poissons

L assé de louer çà et là ses bras, le père de Mokhtar avait décidé, comme l'avaient déjà fait quelques-uns de ses jeunes amis, de quitter le douar des Ouled Ahmed pour la grande ville. Mokhtar pressentit alors qu'un jour il irait, comme sa tante Halima, vivre avec ses parents là où il y avait – lui avait dit sa mère – de l'électricité, des toilettes plus confortables, des robinets, de belles maisons et la mer qu'il n'avait jamais vue.

Il y était allé une seule fois, avec l'autocar jaune de la compagnie L'Hirondelle orné de deux lisérés rouges sur les côtés, pour rendre visite à sa tante qui venait d'accoucher de son septième enfant.

Ce matin-là, ses parents s'étaient tenus droits et silencieux sur les sièges du fond, comme s'ils avaient honte de voyager avec des Européens toujours bien habillés, propres et l'air sûrs d'eux.

Alors qu'on ne voyait du corps de sa mère que son œil gauche autour duquel elle pinçait un voile blanc qui tombait sur le haut de ses babouches, les Européennes quant à elles, épouses, filles ou fiancées, étaient apprêtées, le visage joliment maquillé et les ongles vernis. Il se dégageait d'elles une subtile odeur de parfum qui flottait dans l'habitable traversé par la lumière chaude de l'été.

De cette brève visite, Mokhtar avait gardé des souvenirs de rues, des images, des bruits, des sensations furtives. Mais ce qui l'impressionna le plus, c'étaient... les poissons ! Il avait découvert leur existence au souk où sa mère était allée avant qu'ils ne retournent au douar avec son père.

Mokhtar n'en avait jamais vu dans le puits de son grand-père ni dans la mare où était morte la cigogne au bec et aux pattes rouges. Il savait qu'ils venaient de la mer, qu'il devinait proche et qui se trouvait peut-être juste à

côté, derrière les dernières maisons du quartier. Des poissons presque vivants dans leurs casiers en bois, avec leur petite taille, leurs queues grises, leurs dos bleutés et leurs yeux ouverts qui semblaient le regarder fixement. D'autres, plus longs, plus charnus, avaient des écailles brillantes, des nageoires larges et des ventres plus argentés. Des poissons que sa mère n'avait pas osé acheter parce qu'elle craignait qu'avec la chaleur ils ne sentent trop fort dans l'autocar jaune.

Arrimé solidement au voile de sa mère, au milieu des couffins, des odeurs d'épices, des cris aigus des marchands, des voix plaintives des nombreux mendiants et des enfants dépenaillés, Mokhtar avançait entre les étalages et les images scintillantes des poissons qui venaient ce matin-là de se faufiler dans sa mémoire d'enfant.

Longtemps, il garderait aussi dans la bouche le goût de la pomme enrobée de sucre rouge que sa mère lui avait, avant qu'ils ne sortent du souk, choisie sur une tôle en aluminium posée à même le sol.

Le déménagement

C'est la tante Halima qui trouva pour eux une pièce à louer dans un haouch semblable à celui qu'elle habitait dans un quartier de la périphérie. Pour mieux convaincre son jeune frère, elle lui avait dit qu'il abritait quatre familles modestes, des braves gens qui vivaient vaille que vaille, toujours au gré des jours et des circonstances.

Un matin de la fin juin, sous le regard ému de ses grands-parents, la charrette, tirée par un mulet, s'arrêta devant la bâtisse. L'homme qui la conduisait, d'une cinquantaine d'années et le visage émacié, venait du douar des Ouled Khelil. Cerclées de fer, les roues de la charrette grinçaient un peu, mais elle suffisait amplement à transporter leurs affaires : des couvertures, des oreillers, deux ballots de vêtements solidement attachés, la marmite, le pilon, le mortier, le kanoun et la maigre vaisselle qui tintait dans une cagette en bois sur le chemin caillouteux. La petite armoire en aggloméré, quant à elle, était couchée à leurs pieds.

Son père s'était assis près du muletier qui portait une chéchia rouge et une blouse noire serrée avec une grosse ceinture en cuir. Avant de partir, il cala entre sa lèvre supérieure et sa gencive, comme un petit morceau de sucre noir, une boule de chemma, du tabac à chiquer.

Comme s'ils allaient pique-niquer, sa mère avait emporté une cruche d'eau, deux grandes galettes d'orge, des œufs bouillis, un peu de sel et des dattes. Puis le bruit lent et régulier des sabots du mulet résonna sur la route goudronnée bordée de platanes, de poteaux télégraphiques, de transformateurs aux portes métalliques et de bornes kilométriques blanches et noires. Jusqu'aux contreforts de la plaine courait, au-dessous des câbles

des pylônes électriques, la vigne rousse dont les grappes commençaient à mûrir lentement dans l'air chaud.

C'était la première fois que Mokhtar voyait à ciel ouvert autant de voitures, de camions, de motos passer près de lui, parfois à toute allure, le frôlant presque en laissant derrière eux une odeur forte de carburant.

Peu de temps après, ils croisèrent l'autocar jaune avec ses bagages sur le toit et ses larges vitres à travers lesquelles Mokhtar aperçut furtivement des visages. Beaucoup plus loin, au tournant d'un virage, un convoi de GMC, précédé d'une jeep équipée d'une antenne radio, transportait, la bâche sur le toit, des soldats casqués aux brassards bleus, les fusils pointant entre les jambes.

À l'arrière de la charrette, sa mère, le visage aux traits fins et vêtue de la robe à fleurs vertes et rouges qu'elle mettait rarement, s'était faite belle comme si elle était invitée à un mariage ou à une circoncision. Avant de quitter la bâtisse, elle avait enfoui entre ses seins un mouchoir attaché aux quatre coins qui contenait les deux bracelets et les trois louis d'or de sa dot.

Avec soin, comme s'il s'agissait d'œufs, elle posa, sous la meïda, une table basse et ronde servant aux repas, la lampe à pétrole qu'elle avait entourée d'une serviette. Elle avait aussi apporté un panier de figes fraîches, les premières de la saison, qu'elle voulait offrir à la tante Halima. À cet instant, en voyant le panier, Mokhtar pensa au couffin où Kouider mettait, quand il allait à la ferme Manhès, son déjeuner, une galette, deux tomates, une pincée de sel, un oignon, parfois des olives noires et sa gargoulette.

Près d'un château d'eau peint en bleu et en blanc, Mokhtar fut étonné de voir un beau bouquet de fleurs enveloppé dans un papier cello-phane posé contre le tronc blessé d'un chêne. Sa mère lui expliqua que ça devait être à cause d'un accident grave et que les fleurs, c'était pour honorer ceux qui étaient morts.

Quand le silence tombait par intermittence sur la route, il entendait son père discuter avec le mulétier qui, de temps à autre, crachait sur le côté le jus noir de sa chique. À un moment, il lui dit qu'il était obligé de quitter le douar des Ouled Ahmed dans l'espoir de trouver du travail, n'importe quel travail. Mokhtar conserva l'image du mulétier qui hochait pensivement la tête.

Tout le long du trajet, en découvrant de nouveaux villages, d'autres édifices, Mokhtar ressentit peu à peu une sorte d'ivresse l'envahir. Ce

matin-là, il était, entre ciel et terre, en train de vivre un exaltant voyage, celui qui l'emmenait pour longtemps dans un monde qu'il ne connaissait pas.

Aux abords de la grande ville, il commença à percevoir un fascinant bourdonnement qui montait, tel un vol d'abeilles, derrière les terrains vagues et les champs qui ceinturaient les derniers quartiers.

Un peu plus bas, avant de s'engager dans une avenue bordée de faux-poivriers, la charrette passa devant le mur en parpaings blancs du cimetière musulman, entouré d'agaves et de vignes.

OceanofPDF.com

L'arrivée

Ils étaient enfin arrivés chez la tante Halima qui devait les conduire au haouch. Ils prirent le café chez elle et son père apporta une tasse au muletier qui attendait tranquillement sur son siège. Puis ils repartirent.

Le long des rues, il semblait à Mokhtar que les gens regardaient passer avec bienveillance ou avec moquerie ce curieux équipage constitué de deux campagnards, de deux femmes voilées, d'un gamin et d'une armoire couchée à leurs pieds.

Vingt minutes plus tard, la charrette s'arrêta lentement devant le 14 de la rue des Anciens-Combattants. Composée de quatre pièces, la bâtisse, grande de quelques centaines de mètres carrés, était de plain-pied, sans fenêtres extérieures, et la peinture bleue de son portail en bois était écaillée.

Le propriétaire, un commerçant bedonnant et trapu, descendit de sa Renault 4 CV pour remettre la clé à son père et lui montrer la chambre, avant de repartir avec le premier loyer. Il habitait dans un autre quartier, dans une maison qu'il avait fait construire.

Après avoir donné à boire et à manger à sa bête et mis une boule de tabac à chiquer dans sa bouche, le muletier des Ouled Khelil s'en alla à son tour. Une longue route l'attendait.

Mokhtar et sa famille traversèrent, contents et le pas confiant, la cour rectangulaire en partie carrelée et pénétrèrent dans la pièce vide, ombreuse et aux murs nus. Son père ramena sur son dos l'armoire laissée en dernier sur le trottoir.

Sa mère, aidée par la tante Halima, avait nettoyé le sol et rangé les affaires à la lueur de la lampe à pétrole.

Elle s'était tenue sur le seuil de la porte pour remercier ses voisines venues lui souhaiter la bienvenue. Par pudeur, son père n'avait pas bougé de la pièce. Il savait que les femmes, comme à la campagne d'où certaines du haouch étaient originaires, restaient toujours entre elles. Elles occupaient, comme ici, la cour qu'elles désertaient, le temps de laisser leurs maris rejoindre leurs foyers. Pour signaler qu'ils s'apprêtaient à entrer, ils prenaient la précaution de tousser ou de frapper au portail qui grinçait un peu sur ses gonds. Lors des sorties en famille, la mère de Mokhtar marchait, par tradition, toujours à deux pas derrière son mari.

Puis, au-dessous du ciel qui s'obscurcissait, les quatre portes recouvertes de rideaux, faits d'un long tissu aux couleurs vives ou avec des lanières en plastique qu'on entendait frissonner au contact des mains, se refermèrent les unes après les autres.

Au cours de cette première nuit qui tomba sur la bâtisse en même temps que le silence, en pensant à sa grand-mère qui avait posé un morceau de sucre imbibé de pétrole sur sa langue, Mokhtar mit discrètement ses chaussures sous son oreiller pour qu'elles ne prennent pas froid.

Écrasé par la fatigue et avant que le sommeil ne s'empare de lui, il se rappela, comme pour ne pas les oublier, des visages, des voix, des gestes, des odeurs et des images du paysage qui l'avaient jusque-là entouré.

À son réveil, il retrouva une partie du décor qu'il avait quitté la veille : le kanoun, le soufflet en cuir, le mortier, les seaux, les bassines et les marmites. Mais il n'y avait pas le four d'Aïchouche, le poulailler grillagé et le petit enclos aux moutons. Le puits à la margelle en pierres grises était, quant à lui, remplacé par une fontaine à la bouche étroite qui donnait, près des toilettes communes à la turque, une eau saumâtre. Mais surtout, il manquait le figuier et son ombre verte.

Au jour le jour

Les jours passèrent et, peu à peu, Mokhtar s'habitua à son nouvel univers. Il était fait de bruits, de couleurs comme celles des robes et des foulards, de sons et surtout de voix qui, comme les hirondelles dans le ciel de la plaine, virevoltaient, se frôlaient, se croisaient et rebondissaient entre les murs d'enceinte et l'intérieur des pièces.

Il s'était aussi habitué aux nombreux gestes quotidiens, aux objets usuels et aux mouvements des corps se déplaçant dans la cour, qui avait ses heures privilégiées et ses moments d'accalmie.

Bien avant midi et à la fin de l'après-midi, la cour devenait une grande cuisine à ciel ouvert. Les légumes étaient épluchés, découpés et jetés dans les marmites qui servaient aussi pour les lentilles et les haricots blancs, accompagnés parfois de viande.

Le plus souvent, on partageait un seul plat. Deux fois dans l'année, on se rattrapait un peu pendant le ramadan devant une table consistante et plus délicieuse, et avec le mouton de l'Aïd El-Kébir dont une partie était offerte aux familles qui n'avaient pas les moyens d'en acheter un.

Cuite à la poêle ou grillée sur le kanoun où l'on mettait aussi à chauffer le fer à repasser, la sardine, le poisson le moins cher, était la plus prisée. Le couscous était séché sur un drap étendu à même le sol, comme le faisait la grand-mère de Mokhtar avec les figues quand la cueillette était bonne. Selon les saisons, des oranges, de la pastèque, du raisin ou du tchoumbo, le fruit épineux du figuier de Barbarie à la chair jaune et granuleuse, constituaient le dessert.

Le pain, en quantité, était roi, avec la calentica, très populaire, faite avec de la farine de pois chiche, goûteuse et un peu bourrative. Elle était vendue

par des marchands ambulants qui poussaient de petits chariots à bras. D'autres proposaient des fèves et des pois chiches bouillis, des saucisses de mouton à la tomate, de la chamia, un gâteau à la semoule imbibée de sirop, ou de la chèrbète, du jus de citron sucré que Mokhtar buvait avec délice.

Souvent, les moineaux et les pigeons venaient tranquillement picorer les miettes ou boire l'eau saumâtre qui s'égouttait de la fontaine. Ce n'est pas que les familles n'aimaient pas les animaux de compagnie, mais elles n'avaient pas les moyens de s'offrir le plaisir d'en avoir. Le chat ou le chien de la rue qui reniflait autour des ustensiles n'était pas le bienvenu. Ce qui n'était pas le cas du chat de M^{me} Simone Évrard, qui habitait au sixième étage d'un bel immeuble du centre-ville. Sa femme de ménage, Fatima Cherguiya, était l'une des rares femmes du quartier à travailler. En épluchant ses pommes de terre pour le déjeuner, elle racontait aux voisines que la bête était, comme un gros bébé, choyée jusqu'à la pointe de la queue.

En riant, elle leur avait aussi dit qu'elle préférait prendre les escaliers plutôt que l'ascenseur silencieux, dont les boutons lumineux et la cage, trop étroite pour sa corpulence, lui faisaient peur.

Leurs mains sans vernis plongées dans les bassines, les femmes frottaient leur linge, leurs draps et leurs couvertures avec du savon de Marseille avant de les essorer énergiquement. Elles les suspendaient, faute de terrasse ou de balcon, dans la cour à des cordes et à des fils de fer tendus au-dessus de leurs têtes.

Généreux comme de coutume, le soleil éclaboussait la cour en déposant de petites flaques d'ombres dans les coins et sur les murs. Dans la lumière claire et tiède, l'odeur de la lessive, du Fly-Tox et du pétrole flottait dans l'air avec celle de l'huile qui grésillait dans les poêles.

Un an après leur déménagement, parfois, en marchant, la mère de Mokhtar posait la main sur son ventre rebondi et soupirait. « *Rawi Tguila* », « Elle est lourde », disait-on d'une femme enceinte, et sa mère l'était. Comme la vingtaine de gamins du haouch, lui aussi était venu au monde sans l'aide d'une sage-femme attitrée. Entre les murs des pièces au plafond bas, au moment de l'enfantement, leurs mères, vulnérables et angoissées, confiaient au Tout-Puissant leur survie et celle de leurs petits.

Quand arrivait Khalti Keltoum, une accoucheuse reconnue dans le quartier pour la douceur et la sûreté de ses mains, on préparait une cuvette d'eau chaude, des serviettes, un flacon de parfum et des draps neufs. Puis, à la délivrance, des youyous s'élevaient, on félicitait la parturiente, on câlinait

le bébé. Ce fut ainsi que Mokhtar eut un frère, le premier de la lignée à être né dans une grande ville et que son père prénomma Bachir. Venue la veille pour assister sa belle-sœur, sa tante Halima avait apporté à Bachir un joli cadeau : des layettes, une bavette et des chaussons en laine.

Tôt, chaque matin, son père se rendait sur les chantiers de terrassement ou de construction. Sa mère lui servait du café moulu qu'elle avait, pour la première fois, acheté en paquet. Jusque-là, elle faisait griller les grains dans une poêle à frire avant de les écraser dans le mortier à l'aide du pilon en fonte.

Quelquefois, son père revenait, les vêtements tachés de traces de terre rouge, de plâtre ou de ciment, mais heureux d'avoir été employé pour la journée ou pour une saison, même s'il savait que jamais il n'habiterait avec les siens les villas ou les appartements qui se construisaient sous ses yeux. Des habitations parfois trop grandes pour des familles qui n'avaient pas beaucoup d'enfants.

Huit lettres

À six ans, Mokhtar allait être aussi le premier de sa lignée à franchir le portail d'une école. Une chance, lui disait sa mère, car s'ils étaient restés dans la campagne il aurait fini par devenir berger chez Antoine Manhès ou par louer ses bras, comme son père.

Dans le haouch, il n'y avait aucun livre, sauf des manuels de classe. Aucune trace d'écriture non plus, sinon dans les cahiers des rares enfants qui avaient eu le bonheur d'être scolarisés. Deux ou trois papiers administratifs, les livrets de famille et les reçus de dépôt au mont-de-piété étaient précieusement gardés dans les tiroirs ou glissés sous le linge des armoires.

Joseph Moreno, le facteur que l'on voyait dans la rue avec sa casquette, son gros sac en cuir et sa moustache grise aux pointes retroussées en forme de guidon, ne s'arrêtait pas souvent devant le 14 de la rue des Anciens-Combattants. Il l'aurait fait, disait-il en grattant son long nez, si les locataires avaient su lire le courrier qui leur était adressé.

En allant à l'école Marcellin-Berthelot, où les enfants de sa condition n'étaient pas nombreux, trois ou quatre élèves par classe, Mokhtar passait avec son cartable devant l'usine à bois dont le nom, *La Forêt Enchantée*, s'étalait en grosses lettres noires gravées sur une plaque couleur de chêne-liège.

Dans l'odeur de la poussière de sciure chaude, il entendait le sifflement des longues lames en acier et le ronflement des camions chargés de planches et de poutres qui sortaient lentement. Elles serviraient sans doute à construire des maisons solides et certainement agréables. Peut-être que son père travaillait sur le chantier de l'une d'elles.

Les camions rejoignaient, plus haut, l'avenue Pasteur où se trouvait l'église Notre-Dame-de-Lourdes avec son large parvis, ses marches en pierre de grès et ses cloches qui résonnaient dans tout le quartier.

Puis Mokhtar longeait le mur gris du commissariat aux fenêtres grillagées et la vitrine d'une pharmacie surmontée d'une grande croix verte en plexiglas. Son regard était irrésistiblement attiré par le mannequin blanc, debout au milieu d'instruments médicaux et de produits de santé aux noms compliqués. En résine, les bras légèrement écartés, il montrait le système sanguin avec ses veines bleues et rouges, ses artères qui irriguaient le cœur, le foie, les poumons et d'autres organes. En découvrant l'intérieur du corps humain, ce qui l'impressionna le plus, c'était le visage écorché, sans sourcils ni moustache. De cette tête, il ne restait que quelques muscles, des nerfs, des os et des yeux artificiels qui brillaient. Ce corps ne ressemblait pas à celui des actrices et des acteurs qu'il voyait sur les affiches en couleurs collées, près de l'école, sur le panneau du *Lux*, le cinéma du quartier.

Un après-midi de février, il se trouvait dans la pièce avec sa mère et son frère Bachir, qui dormait dans un berceau recouvert d'une gaze transparente. Assis sur une peau de mouton et ses petites jambes étendues sous la meïda qui lui servait de bureau, il répondait aux questions de son instituteur sur le mont Blanc, le plus haut sommet de France et d'Europe occidentale. Dans le bruit de la pluie qui tombait et la chaleur du kanoun qui rougeoyait, il allait refermer son cahier quand sa mère, sans dire un mot, lui prit son stylo et lui retourna la main droite, comme il l'avait vu faire par la guezzana, la diseuse de bonne aventure qui fréquentait le quartier. Avec ses joues et son menton tatoués, ses cheveux teints au henné et son baluchon énigmatique, les enfants, qui l'avaient surnommée « Elmawboula », la Folle, la craignaient pour son regard intense et mystérieux.

À ce moment-là, dans l'intimité de la pièce, les yeux brillants, sa mère, un peu rougissante, se mit lentement à aligner sur sa paume les huit lettres de leur patronyme.

Ce geste inattendu fut pour lui une formidable surprise, une joie profonde qui resta gravée dans sa mémoire. Il comprenait soudain l'importance de ce geste qui était une autre façon pour elle de lui dire sa tendresse. Elle, qui l'accompagnait, fière et intimidée, à chaque rentrée scolaire en l'habillant pour l'occasion tel un petit prince, avait, comme d'un puits secret, arraché

et fait remonter du fond d'elle-même ces huit lettres bleues et émouvantes dans leur grande fragilité.

À partir de ce jour-là, une sorte de pacte silencieux s'établit entre eux. C'était comme si ces huit lettres semées, graine après graine, par la main de sa mère le mettaient dans l'obligation d'ajouter, pour elle, d'autres lettres, d'autres mots, d'autres phrases qu'elle ne pouvait pas écrire, elle qui ne s'exprimait qu'en darija, l'arabe populaire. Comme si elle lui demandait de continuer à bien apprendre à lire et à écrire à l'école pour, qui sait, plus tard, raconter ce livre invisible écrit par les petites gens, les analphabètes, les pauvres et les sans-voix. Un livre auquel, comme ses voisines et tous les siens, elle appartenait modestement.

Le parachute

Il y avait, dans la petite salle des fêtes de l'école de Mokhtar, un grand placard métallique de couleur beige qui servait de bibliothèque. À quelques jours des vacances de printemps, son instituteur, M. Gérard Bertrand, qui portait une blouse noire, une cravate à rayures et des lunettes à monture d'écaille, invita la classe à emprunter des livres.

Mokhtar s'avança timidement vers le placard à la poignée en acier, tendit la main et prit au hasard l'un d'eux à la belle couverture et aux pages bien imprimées. Il le remit à M. Bertrand et, en le voyant écrire à l'encre bleue des pleins et des déliés, son nom, celui de l'auteur et le titre de l'ouvrage sur une fiche rectangulaire, il ressentit de la joie.

Les vacances venues, il l'emporta au douar des Ouled Ahmed pour en poursuivre la lecture chez Aïchouche et Kouider. Fiers de lui, ils l'avaient tenu, telle une précieuse relique, entre leurs vieilles mains. Comme ses parents, les yeux émerveillés, ils l'avaient, eux aussi, feuilleté lentement comme sur le point de découvrir une terre inconnue, fertile en promesses et qu'ils n'auraient jamais la chance de connaître.

Un après-midi, Mokhtar ouvrit le livre au pied du figuier sous lequel Kouider ôtait son chèche et son burnous pour faire sa sieste. Ce figuier qui l'avait vu naître, et dont il aimait, malgré l'araignée noire, les ombres qui tombaient, tels des fruits mûrs, sur la terre battue. Le long des murs de la bâtisse couraient parfois des lézards ou, à la tombée du soir, des geckos aux pattes adhésives et aux pupilles aussi verticales que celles d'un chat. Comme d'habitude, ce printemps-là, sous les rameaux qui reverdissaient, les fourmis cheminaient au milieu du bourdonnement des guêpes, des moustiques, des libellules, des papillons et des mouches.

Face à la plaine que le soleil irradiait, il avait, en entrant peu à peu dans le récit, la sensation de pénétrer dans une maison où il se sentait bien. Les pages qu'il tournait le changeaient de la pièce où il vivait à l'étroit avec ses parents et son jeune frère.

Accompagné de quelques illustrations, ce volume, recouvert d'un papier rouge clair, racontait les aventures d'un groupe d'enfants qui avaient été invités à faire un long et excitant voyage à travers les cinq continents dont la carte aux couleurs brillantes était accrochée près de l'armoire vitrée de sa classe.

Mokhtar se souviendrait longtemps d'un épisode du début : avant leur départ pour le premier vol, on emmène les enfants dans un petit club d'aviation pour leur apprendre notamment à se servir d'un parachute.

D'une voix calme et posée, l'instructeur leur explique que, lorsqu'ils seront tout là-haut, ils devront d'abord se jeter dans la mer du ciel. Ensuite, il leur faudra compter jusqu'à dix avant de tirer sur l'extracteur pour que la voile en nylon se libère et leur permette d'atterrir tranquillement sur la terre ferme. Pas rassuré et un peu chétif, l'un d'eux lui demande ce qu'il devra faire si, par malheur, son parachute ne s'ouvre pas. Il lui répond simplement qu'il sera alors obligé d'aller au magasin pour en réclamer un autre !

Cette recommandation de l'instructeur, qui paraissait à Mokhtar farfelue et drôle, avait, en quelques secondes, suffi à le faire tomber dans la grande marmite inépuisable et sans fond de la lecture.

Cet après-midi-là, comme s'il voulait monter à son tour dans l'avion, il déposa à côté du tronc le livre qu'il venait de terminer et se mit, avec ses petites jambes, à grimper lentement dans le figuier. Cette fois, il avait l'impression de s'enfoncer sereinement dans un ventre tiède, dans une cavité tapissée de feuilles à la peau rugueuse, des feuilles à la forme découpée et qui ressemblaient à des mains franches et amicales.

Ce matin où Aïchouche le lui avait présenté comme un membre de la famille qui lui était cher, il n'avait pas osé dépasser les branches basses, craignant de tomber nez à nez avec la grosse araignée noire ou d'être soudain enfermé dans une obscurité qui lui ferait perdre tous ses repères. À présent, il s'était habitué à son intimité, heureux d'entrer dans ce puits végétal dans lequel la lumière tombait telle une pluie fine et douce.

Arrivé en haut du figuier, il tendit sa main pour toucher enfin la peau du ciel. À cet instant-là, il vit au-dessus de sa tête un avion de ligne qui glissait en laissant derrière lui un sillage blanc. Était-ce celui que les enfants, dont il

venait de partager les frayeurs et les émerveillements, avaient pris pour accomplir leur long périple autour du monde ?

OceanofPDF.com

L'omelette

À l'époque où Mokhtar découvrait l'école, son père ouvrait ses yeux marron foncé sur le cinéma. Il avait commencé par celui du quartier, le *Lux*, où il emmenait fièrement son garçon.

Installé à côté de lui, juste en face de l'écran, Mokhtar attendait, attentif et déjà impatient. Il le savait, dès que le rideau de velours rouge s'ouvrirait, la fête, entre les murs ornés d'appliques et de motifs en plâtre doré, se déroulerait devant eux.

Dans quelques minutes, un faisceau lumineux enverrait, depuis le balcon plongé dans la pénombre, des images pleines de personnages pittoresques, de décors surprenants, de paysages nouveaux et d'animaux qu'ils n'avaient jamais vus en vrai. Un monde en noir et blanc ou en couleurs, avec des voix, des bruits, des silences, de la musique, un monde différent de celui où ils vivaient, un monde qu'ils attendaient, une fois encore, avec plaisir.

Son père, qui ne savait pas lire, regardait avec attention les affiches collées au fronton et les photos dans les vitrines du hall qui résonnait d'airs entraînants et de chansons en vogue. Ses préférences allaient aux films d'action, particulièrement les westerns. Bien qu'il ne saisisse pas bien le sens des paroles des acteurs, il aimait les duels au pistolet, le crépitement des mitraillettes, les attaques des Indiens ou les bagarres grandioses dans les saloons enfumés et bruyants. Des bagarres où les vaincus étaient jetés comme des paquets de linge sale dans la rue poussiéreuse ou pleine de boue, une boue plus clémente et moins envahissante que celle des douars en hiver.

La fascination qu'il éprouvait pour le grand écran avait rendu le pas de son père de plus en plus audacieux, de plus en plus assuré. Il n'hésitait pas,

quand il avait suffisamment d'argent, à se rendre dans les salles du centre-ville, plus confortables et plus intimidantes que celle du *Lux*.

La lumière douce du plafond et le silence respectueux des spectateurs, pour la plupart des Européens qui ressemblaient aux passagers de l'autocar jaune, ajoutaient à l'intimité du lieu où flottait le parfum de la pimpante ouvreuse. Comme marchant sur un nuage rose, elle circulait avec son plateau en osier rempli d'eskimos glacés, de chocolats, de bonbons mentholés et de chewing-gums. On entendait les sachets de cacahuètes et de pistaches crisser entre ses jolis doigts aux ongles rouges.

Une fois par semaine, le jeudi après-midi ou le dimanche soir, bien avant l'heure de la séance pour que son père ait le temps de faire son choix, ils partaient à pied du haouch.

Après avoir traversé le grand terrain vague qui servirait plus tard à la construction d'une cité HLM, ils longeaient le mur gris et épais d'une immense caserne entourée d'un fossé à l'eau verdâtre comme celle de la petite mare du douar où nageaient les têtards. Mokhtar était impressionné par ses rouleaux de barbelé, ses projecteurs, ses guérites avec leurs sacs de sable et leurs mitrailleuses. C'est de cette caserne, lui avait dit son père, que partaient les hélicoptères, pareils à ceux qu'il avait vus au-dessus de la plaine se diriger plus loin, vers les montagnes.

Avant d'arriver au centre-ville où une dizaine de salles les attendait, ils passaient devant les villas avec leurs charmants jardins qui auraient certainement fait envie à sa grand-mère, les entrées des beaux immeubles, les vitrines des restaurants, des boutiques de luxe et des magasins qui ne ressemblaient pas aux petites épiceries de leur quartier.

Un soir, avec quelques badauds, ils s'étaient arrêtés quelques minutes devant celle d'un vendeur d'électroménager qui exposait l'un des premiers modèles de postes de télévision. Placée sur un guéridon, la boîte rutilante en bois d'acajou et aux boutons dorés offrait à leurs yeux ravis ses images en noir et blanc, elles aussi pleines de promesses et de surprises.

De la place centrale qui portait le nom d'un maréchal de la Grande Guerre, ils pouvaient maintenant se rendre au *Royal*, au *Mogador*, au *Familia*, à *L'Eldorado* ou au *Paris*, des salles qui avaient l'avantage d'être concentrées dans le même périmètre. Cette « tournée » pouvait durer longtemps. Parfois, il leur fallait presser le pas pour revenir vers le film qui avait fini par convaincre son père.

Sur le chemin du retour, Mokhtar découvrait, dans la lumière des lampadaires, des enseignes et les formes luisantes des automobiles stationnées dans les rues silencieuses, tout le spectacle de la nuit qui le captivait lui aussi avec ses mystères, ses miroitements et ses ombres quelquefois menaçantes.

Ce dimanche-là, ils ne bougèrent pas de leur quartier, son père ayant jeté son dévolu sur un western dont une scène devait longtemps marquer Mokhtar.

Le soir venait de s'installer sur l'écran du *Lux*. Sous un ciel étoilé, les lueurs d'un bivouac éclairaient les visages mal rasés des cow-boys, la crinière et les flancs des chevaux qui brillaient sous la lune. Mokhtar aurait aimé voler l'un d'eux, qu'il imaginait plus beau, plus fougueux, plus étincelant que le pur-sang de Manhès, pour le donner à son grand-père qui n'avait aucun animal à lui, sinon une poignée de moutons et quelques poules.

Instinctivement, dans les paysages embrasés par le soleil ou balayés par des vents mauvais, il cherchait un figuier qui ressemblerait au sien au milieu des cactus, des buissons épineux et des arbres, dont l'un, dénudé et poussiéreux, avait servi à pendre haut et court un hors-la-loi qui avait sans pitié abattu un brave shérif.

Mokhtar avait pu, grâce aux images, pénétrer dans des maisons inconnues et même dans une luxueuse hacienda mille fois plus vaste que son quartier. Il y avait des meubles en bois sculptés, des tapis moelleux, des lustres, des winchesters et une très belle selle dont le cuir luisait sous de longues cornes de vache accrochées aux murs. En revanche, dans ces décors d'intérieur plutôt calmes et bien ordonnés, les enfants étaient rares. Il faut dire que, jusque-là, il n'en avait pas beaucoup vu dans les films, sauf dans une tribu indienne où ils semblaient aussi nombreux, sages ou turbulents que ceux du haouch.

Dans cette scène du bivouac qu'éclairait la lune, sur un feu de bois, une grande poêle dans laquelle frémissait une énorme omelette le fit tout de suite saliver.

Même s'il ne se souvenait plus de l'intrigue de ce film, il avait encore dans la bouche, comme celui de la pomme enrobée de sucre rouge quand il découvrit les poissons, le goût de l'omelette qu'il n'avait pas mangée.

Les noces

Un vendredi de juin, vers 4 heures de l'après-midi, Mokhtar entendit des youyous aux notes stridentes et colorées sortir de chez Zohra Bendouma. Hadja Sâadia Bent Kaddour, qui habitait à quelques rues de là, venait de sortir de chez elle. Elle avait, à sa grande joie, demandé la main de sa fille Nora pour Brahm, son fils aîné. « Un garçon travailleur, gentil et bien élevé », avait dit Zohra Bendouma, d'une voix vibrante, aux voisines en les invitant toutes au mariage.

À l'approche des épousailles qui devaient avoir lieu après le ramadan, elles se mirent à préparer des gâteaux, du kahk, du torno et de la ghribiya. Leurs enfants, les plateaux posés sur la tête, les portèrent au four banal chauffé au bois de Larbi Baroudi situé rue des Frères-Tharaud, pas loin de la petite koubba de Sidi El-Ouafi.

Vêtu d'un maillot de corps et d'un pantalon bouffant, Larbi Baroudi, les bras et le visage cuits par la chaleur, enfournait aussi le pain pétri à la maison. Souvent en sueur, il roulait toute la journée ses cigarettes avec ses gros doigts et buvait beaucoup de thé préparé sur un réchaud à alcool au-dessus duquel il faisait chauffer la casserole qui contenait son déjeuner.

Le mariage avait commencé dans la cour au milieu des danses, des chants et des plats bien garnis. Puis, le lendemain après-midi, un petit cortège avec à sa tête une Citroën d'occasion, qui appartenait à un ami du marié, était venu chercher Nora. Il fit un tour dans le quartier, passa deux fois devant la koubba pour solliciter la baraka de Sidi El-Ouafi et la déposa, dans toute sa gloire, sur le seuil du haouch où vivait la famille de son époux. Là aussi ce fut une belle fête.

Après sa nuit de noces, Nora, revêtue de sa blouza, une jolie tenue traditionnelle de mariée, fut, pour son bain nuptial, conduite à pied dans le vieux hammam, lui aussi chauffé au bois, de la rue Mercier-Lacombe. Avec d'autres invitées et leurs enfants, Mokhtar et sa mère avaient eu l'honneur de l'accompagner.

On avait apporté de grandes bouteilles de limonade, des thermos de café, de thé, des gâteaux et des bonbons pour les offrir à toutes les clientes. Louisa, la sœur cadette de Nora, aussi ravissante qu'elle, portait une valise en carton bouilli qui contenait une partie de son trousseau.

De nouveau, les youyous fusèrent dès l'entrée du hammam tenu chaque après-midi par Zoulikha, l'épouse du propriétaire Moulay Ould Cherif. Puis, dans la salle de repos où une vieille pendule à balancier sonnait les heures, Zohra Bendouma, la mère de Nora, fit asseoir sa fille sur un petit tapis bariolé comme celui de Chikha Zerga. Avant d'être conduite à son bain, elle la ceignit d'une foutah aux rayures marron et rouge que Louisa sortit de la valise.

À un moment, dans la salle chaude pleine d'un joyeux brouhaha et du tintement des tasses en cuivre contre le bord des vasques qui l'entouraient, Nora ôta sa foutah et Mokhtar la vit toute nue.

Troublé et surpris, il prenait pour la première fois conscience de la réalité du corps féminin, un corps dans toute sa splendeur et ses mystères.

Trois heures après leur arrivée, les femmes repartirent comme elles étaient venues, dans l'allégresse et les rires.

La mer

Par une belle matinée de jeudi, jour où Mokhtar n'avait pas classe, son père lui montra longuement la mer cachée derrière les immeubles de standing et le pâté de maisons aux façades anciennes.

Sur l'avenue plantée de palmiers sauvages, au-dessus du port, elle apparut à Mokhtar, appuyé contre la rambarde en fer forgé, vivante, énorme, infinie et ne ressemblant en rien à l'eau douce enfermée dans le puits étroit de Kouider dont seul le seau descendait et qu'il remontait à l'aide d'une poulie qui parfois grinçait. Elle était aussi mille fois plus salée que celle de la fontaine du haouch.

Devant cette immensité nouvelle pour lui, il se mit alors à imaginer que des milliards de poissons de toutes les tailles et de toutes les couleurs nageaient librement dans son ventre plus frais, plus vaste, plus profond que le ciel de la plaine où les cigognes passaient lentement après avoir traversé cette mer qui s'étalait devant lui.

Sous le ciel d'un bleu intense, il était fasciné par le spectacle de la gare maritime avec son grand hall et ses baies vitrées, par les bateaux blancs ornés de fanions, les petits chalutiers avec leurs filets et les réservoirs de carburant peints en vert qui se dressaient au-dessus de l'un des bassins. Au milieu du bruit des grues, des élévateurs, des appels et du sifflement des sirènes, il voyait les dockers, certains coiffés d'une chéchia ou d'un chèche, s'affairant autour des montagnes de marchandises et des machines posées sur les quais.

Dans la rumeur bourdonnante du port et la brise rafraîchissante qui, ce matin-là, venait du large, l'horizon, derrière la longue jetée de pierre, se présentait à lui telle la ligne de chance de la paume d'une main fertile. Il

était une invitation au voyage, une porte ouverte à l'aventure. C'était comme si ce paysage d'eau, de ciel et de soleil ressemblait à la couverture d'un livre, un livre nouveau qui lui faudrait un jour ouvrir.

Puis ils quittèrent l'avenue et se dirigèrent vers une place très animée, avec son imposant monument aux morts, ses jolis magasins, ses arrêts de trolleybus, ses taxis jaunes stationnés à l'ombre des ficus et ses terrasses de café aux parasols multicolores. Sous l'un d'eux, Mokhtar remarqua un gamin un peu plus âgé que lui, assis sur sa boîte en bois, maigre et le visage pâle, qui cirait les souliers marron clair d'un Européen. Son chapeau en feutre posé sur la table, l'homme, aux chaussettes bleues ornées d'une ancre blanche, dégustait, en tirant sur une paille, un grand verre de créponné, une spécialité locale. Un sorbet très apprécié constitué d'un mélange de blanc d'œuf, de sirop, d'écorces, de jus de citron et de glace qui devait bien faire envie au petit cireur.

À l'affût de clients, près du jet d'eau, des photographes ambulants portaient leurs gros appareils noirs ou argentés autour du cou ou en bandoulière. Comme si tous les visages, beaux ou patibulaires, sympathiques ou aux traits méchants qu'il avait croisés dans les films avaient rendu son regard sur le monde encore plus audacieux, encore plus décidé, son père s'approcha de l'un d'eux et lui demanda, au grand étonnement de Mokhtar, de les photographier.

Le photographe était jeune, vêtu d'une veste en toile couleur sable aux poches multiples. Il les plaça à côté d'un massif d'hortensias, leur fit prendre la pose, souleva la visière en plastique de sa casquette et colla son œil dans le viseur. Il eut un moment d'hésitation, revint vers eux pour rectifier légèrement leur position puis, quelques secondes après, appuya sur le déclencheur.

Durant la prise qui lui parut interminable, son père, un peu raide, avait, dans la lumière printanière, mis en souriant sa main sur l'épaule de son fils intimidé par cet œil, si proche et si lointain, qui les fixait. Peut-être voulait-il garder un souvenir de cette matinée où son garçon venait, pour la première fois, de rencontrer la mer. C'était aussi la première fois qu'une photo entrait dans la vie de la famille tout entière qui n'en possédait aucune, sauf sur quelques cartes d'identité.

Le photographe, l'air satisfait, remit à son père un bon orange pour venir récupérer le lendemain le cliché. Un petit rectangle en noir et blanc, à la

surface lisse et brillante et aux bords dentelés que son père tint délicatement entre le pouce et l'index de sa main gauche jusqu'à leur retour au haouch.

Pour que ce jour-là sa joie soit entière, Mokhtar aurait sans doute souhaité que sa mère, son petit frère Bachir, Aïchouche et Kouider l'entourent sur la photo. Il aurait aimé que Khadra et Hamida, ses grands-parents maternels, morts jeunes et qu'il n'avait pas connus, soient aussi avec eux.

OceanofPDF.com

Au hammam

Si le hammam était réservé le matin et le soir aux hommes, vers midi et demi il appartenait exclusivement aux femmes.

Après avoir confié leurs nourrissons aux voisines ou à leurs filles aînées elles venaient, une fois par semaine, avec leur marmaille et, pour celles qui n'avaient pas de valises, avec leurs rezmas, des baluchons dans lesquels elles glissaient parfois des oranges pour atténuer la soif.

En été, les jours de canicule, et parce qu'elles ne disposaient pas de salles de bains ni de douches, elles s'aspergeaient d'eau, derrière leurs portes ou celle des toilettes, avec un seau et une casserole.

Les gargoulettes rafraîchies avec de la toile de jute trempée et les gros morceaux de glace qu'elles laissaient fondre dans une petite bassine où flottaient des bouteilles de limonade remplaçaient le Frigidaire.

En hiver, le kanoun servait aussi de radiateur. On se méfiait des éventuelles émanations d'oxyde de carbone qui pouvaient – cela était déjà arrivé dans la ville – tuer dans leur sommeil des familles entières. Par précaution, quand la pièce était bien chauffée, on le déposait dehors, sur le seuil de la porte, les braises encore tièdes.

Assise devant la vasque, comme Aïchouche le faisait près du puits, sa mère le savonnait avec un crin d'agave, le laissant au bord de l'asphyxie, les oreilles sifflantes et les yeux pleins de mousse.

Quand les séances réservées aux femmes lui furent interdites, à cause de son âge et de ses premiers duvets, ce fut au tour de son père de l'accompagner.

Près de la caisse tenue par Moulay Ould Cherif, le propriétaire au visage rond coiffé d'une chéchia enfoncée à hauteur des sourcils, de grandes

serviettes, la plupart décolorées et râpeuses, étaient empilées sur une table recouverte d'une toile cirée.

Le long des murs aux carreaux de faïence bleu et blanc, une vingtaine de banquettes avec des matelas en mousse étaient enveloppées d'un plastique transparent qu'on entendait parfois, comme au cinéma les sachets de friandises de l'ouvreuse, crisser sous le poids des corps. Elles attendaient les baigneurs exténués qui, luisants de sueur et le pas lourd, sortaient de la salle chaude.

Son père suspendait leurs vêtements aux crochets en fer de l'étagère où étaient posés les sacs et les chaussures. Ensuite, une foutah aux couleurs éteintes autour des reins et des kerkabs aux pieds, des sandales en bois qui résonnaient sur le sol, ils se dirigeaient, avec la tasse contenant leur nécessaire de toilette, vers la lourde porte en bois calfeutrée avec des lanières de pneu. Mue par un jeu de poulies, elle ouvrait sur une salle basse surchauffée, éclairée par une lampe grillagée et par de gros carreaux de verre. Dans l'atmosphère moite et presque oppressante, ils s'asseyaient devant l'une des vasques en faux grès surmontées de deux petits robinets en cuivre, dont l'un pour l'eau chaude.

Son père n'enlevait jamais son pagne devant lui. Entre les murs épais et humides, il commençait par laver son fils méthodiquement, et, quand il le sentait à bout de souffle, il appelait le moutchou, le garçon de bains, qui l'enveloppait dans un bechkil avant de le ramener à sa banquette.

Un quart d'heure plus tard, un temps que Mokhtar trouvait interminable, son père, les paupières clignotantes, le rejoignait, l'air éreinté, le corps rompu mais revigoré.

Le soir, les lumières jaunes du hammam restaient allumées jusqu'à une heure tardive. Chaque nuit, il hébergeait, pour un petit prix, les voyageurs de passage, les fellahs et les ouvriers sans le sou. Quand ils ne trouvaient pas de travail, on voyait ces derniers, l'air un peu hagard ou le visage défait, dans les cafés maures ou dans les gargotes, assis devant un morceau de pain, une chorba maigre, un bol de haricots ou une omelette. Une omelette qui n'avait rien à voir avec celle qui avait fait saliver Mokhtar pendant qu'il regardait le film où il avait envie de voler un magnifique cheval pour l'offrir à son grand-père.

Des silhouettes

Avec le temps, les habitants du quartier et les locataires du haouch étaient, par la force des choses et des ans, devenus des gens de la ville. La plupart paysans sans terre, ils n'étaient plus que des silhouettes modestes et ordinaires qui glissaient dans les rues et les avenues d'une ville qui n'était pas vraiment la leur et où, généralement, ils ne trouvaient pas leur place.

Malgré l'exiguïté de l'espace dans lequel ils évoluaient, ils restaient dans leur quartier quand ils n'étaient pas sur leurs lieux de travail. Depuis toujours, ils semblaient s'y être enfermés, comme presque coupés des arrondissements européens où ils ne se sentaient pas souvent à l'aise.

Grands et petits, jeunes et vieux, fréquentaient, à quelques pas de chez eux, les trois épiceries, le hammam, le souk, le four banal, la petite koubba de Sidi El-Ouafi, les deux cafés maures et le minuscule salon de coiffure d'Abdallah Ouenzar qui sentait le savon à raser, la serviette mouillée et l'eau de Cologne bon marché.

Quand il allait se faire couper les cheveux, sans trop savoir, sans trop comprendre, Mokhtar entendait, dans une atmosphère d'exaltation inquiète, Abdallah et les clients parler du maquis, d'un certain général de Gaulle, de Ferhat Abbas, le président du GPRA, de villes comme Tunis et Le Caire. À voix basse, ils commentaient aussi les informations de « La Voix de l'Algérie libre et combattante » à laquelle ils prêtaient une oreille attentive et discrète, une émission de radio que le FLN émettait, dans la soirée, depuis la capitale égyptienne.

La quarantaine alerte, Abdallah Ouenzar, le visage sec barré d'une fine moustache, était probablement le seul adulte à savoir lire et écrire. Écrivain

public et « conseiller » administratif à ses heures, il rêvait de devenir un jour infirmier. Il était aussi le seul circonciseur des environs et enfilait, à cette occasion, une blouse blanche comme s'il officiait dans un grand hôpital ou dans une clinique du centre-ville.

Les hommes se retrouvaient au café maure pour jouer aux cartes ou aux dominos en écoutant les chansons bédouines et du Moyen-Orient qui tournaient sur un vieux gramophone. Quelques-uns allaient dans les stades de football et dans les salles de cinéma, comme le père de Mokhtar.

En plus d'un quotidien difficile, les gens d'ici et des autres quartiers comme le leur étaient préoccupés par ce qui se passait dans les campagnes cernées par la peur et où vivaient une bonne partie de leurs proches. Sans compter les maladies qui frappaient ces derniers et qui les laissaient, une fois encore, impuissants et soucieux. C'était le cas du père de Mokhtar, qui avait appris que Kouider était alité depuis plusieurs jours. Inquiet lui aussi, Mokhtar se souvint des saignées que lui faisait Aïchouche et du mannequin en résine dans la vitrine de la pharmacie qui montrait en couleurs le système sanguin. Il pensa alors que l'une des veines de son grand-père était mal en point.

Des nouvelles souvent dramatiques leur parvenaient ou qu'ils connaissaient pour les avoir eux-mêmes entendues lors des brèves visites qu'ils leur faisaient. L'armée avait renforcé les barrages sur les routes et ses contrôles dans les douars des régions dont ils étaient originaires.

Les wâadas, comme celle de Sidi-Belahouel, où les familles se rencontraient, avaient été supprimées. Les colporteurs et les musiciens se faisaient de plus en plus rares. La nuit, on ne voyait plus, dans les aboiements des chiens, le halo tremblotant des lanternes des charrettes qui revenaient de la fête.

L'air insouciant, libérant une énergie parfois frénétique, Mokhtar et les autres enfants jouaient dans la rue au cerceau, aux billes ou aux osselets comme à la wâada de Sidi-Belahouel. Dans le terrain vague d'à côté, avec ses creux et ses mottes d'herbes sèches, ils couraient derrière un ballon fait de chiffons et de ficelle.

Dans les champs voisins, les plus grands chassaient les oiseaux avec un lance-pierre ou de la glu qu'ils obtenaient en faisant fondre les semelles en caoutchouc de vieilles chaussures.

Ils pouvaient voir au loin, près des pylônes électriques, les corps de bâtiments ocre et les tuiles rouges d'une ferme. Les plus aventureux

chapardaient parfois des amandes, des figues, des oranges, des grappes de raisin noir, du fenouil sauvage et des olives qu'ils rapportaient fièrement à leurs mères. Elles écrasaient les olives avec un morceau de brique en laissant, sur le sol de la cour, une tache d'huile et des débris de noyaux, avant de les mettre à macérer dans une petite jarre pleine d'eau, avec du sel, des tranches de citron et du fenouil.

OceanofPDF.com

Le dernier été

Le dernier été de Kouider était venu. En cette fin de juillet où la chaleur était écrasante, il ne quittait pas souvent son lit et s'appuyait de plus en plus sur son bâton en bois d'olivier. Il mangeait à peine, ne faisait plus sa sieste sous le figuier et n'allait plus au domaine Manhès. Désemparée et impuissante à trouver un remède pour son mari, Aïchouche, les yeux brouillés et les traits tirés, ne cessait, silencieusement, d'invoquer la miséricorde du Très-Haut et les saints qu'elle connaissait. Ses deux fils aînés, Kaddour et Tedjini, qui habitaient la région, l'entouraient avec leurs familles.

Mokhtar, ses parents, sa tante Halima et Omar, son mari, arrivèrent à leur tour au douar dans l'autocar jaune presque vide, traversé cette fois par une lumière tendue, cassante. Sur la route, à l'exception des véhicules militaires et des camions, il y avait peu de voitures légères et de motos.

Le soir de la mort du patriarche, les tolbas des Ouled Othmane étaient assis sur une grande natte d'alfa autour de sa dépouille. Auparavant, le taleb Si Mahmoud avait, avec l'eau du puits, procédé à sa toilette mortuaire. Puis, d'une voix à la fois grave et douce, ils se mirent, dans le silence de la campagne et sous la nudité des étoiles, à psalmodier des sourates du Coran.

En pleurs comme toute la maisonnée, Mokhtar, qui croyait son grand-père invulnérable, venait d'affronter la réalité brutale de sa mort. Le lendemain, avec son père, ses oncles, le mari de sa tante, des voisins et ses amis du domaine, comme Larbi Benhalima, le petit cortège funèbre emprunta, sans fleurs ni couronnes, le chemin creux menant au vieux cimetière aux tombes nues et sèches. Le mah'mel, un cercueil en bois sans couvercle et sans capitons, ses quatre bras posés sur des épaules,

transportait son corps nu. Kouider avait été enveloppé dans un linceul blanc que le patriarche, sentant la mort pousser en lui comme la verrue sur son mollet, avait depuis longtemps acheté.

Dès les premières lueurs de l'aube, les femmes qui, selon la tradition, ne pouvaient pas assister, quel que soit le sexe du disparu, aux enterrements, se rendirent à leur tour au cimetière ouvert toute l'année au beau temps, à la fournaise, au vent, à la pluie et à la boue.

Après les prières récitées une nouvelle fois par les tolbas, Aïchouche, ses trois belles-filles et sa tante Halima offrirent du pain de semoule, des dattes et des figes sèches.

Chaque famille reconnaissait ses tombes par une pierre inclinée, un fragment de poterie ou par un bout de bois planté au-dessus des corps inhumés sur le flanc droit et leurs têtes orientées vers La Mecque.

Quand Mokhtar accompagnait sa grand-mère au cimetière, elle apportait une cruche d'eau pour rafraîchir la sépulture et remplir le vieux bol en terre cuite destiné aux oiseaux et aux insectes qui avaient l'habitude de venir y boire.

Presque un an après Kouider, Aïchouche, elle aussi dans son ultime saison, s'éteignit paisiblement dans la lumière claire et tendre d'un jour de printemps. Mokhtar crut voir des abeilles danser autour de son linceul.

Des ombres

Dans la première semaine de septembre, une nuit, par surprise, alors qu'elle était occupée depuis une quinzaine de jours aux travaux des vendanges, la ferme Manhès fut attaquée par des ombres armées. Alerté par les aboiements de ses chiens et dans l'odeur de moût de raisin et d'alcool fort qui venait des chais, Manhès, pris de panique, sortit ses fusils de chasse et se barricada dans ses appartements avec son épouse et son régisseur, Manuel Rodriguez.

Les tirs et les cris avaient duré le temps que Roger Richard, le jeune capitaine familial de ses réceptions qui patrouillait non de loin là, entende les coups de feu. Il débarqua rapidement avec ses soldats entassés dans leurs GMC. Depuis cette attaque une section s'était installée durablement dans les environs proches.

Ce qui n'empêcha pas, quelques jours plus tard, l'assassinat du caïd Hadj Saïd Boumerga. Il avait été, vers les deux heures du matin, égorgé dans sa grande maison sur la colline, peut-être par ces mêmes ombres qui s'étaient, après l'arrivée de la patrouille de Richard à la ferme Manhès, fondues dans le paysage et l'obscurité. Tout le monde savait que le caïd Boumerga venait de participer, dans la vallée voisine, à une répression sanglante contre le douar des Beni-Lahcène qui avait hébergé des maquisards. Des gourbis avaient été brûlés et leurs occupants tués.

On n'ignorait pas aussi que les jeunes, et notamment des filles, continuaient de rejoindre l'insurrection, comme Morad, le fils aîné de Larbi Benhalima, l'ami du grand-père de Mokhtar. Larbi Benhalima qui avait parlé, avec colère, de Mahnès et des fellahs qui étaient, depuis une éternité, devenus des chiens errants auxquels on avait mis une laisse.

Les mois suivants, des récoltes, des hangars, des tracteurs, des camions et des moissonneuses-batteuses avaient été incendiés. Des poteaux télégraphiques furent cisailés et un tronçon des rails du train de marchandises fut saboté près du village de Saint-Lucien.

Les accrochages se multipliaient dans le pays et les hélicoptères, que Mokhtar voyait s'enfoncer dans les montagnes, volaient à présent à basse altitude dans la région. Transportant des fantassins, les half-tracks équipés de mitrailleuses que n'avaient jamais vus les gens des douars firent leur apparition. L'air et le paysage avaient changé.

OceanofPDF.com

Fatima Cherguiya

Plus loin, au bord de la mer, au 14 de la rue des Anciens-Combattants, la peur, comme les chiens et les chats qui venaient renifler les marmites et les poêles, s'était fauillée dans l'entrebâillement du portail à la peinture écaillée.

Contrairement à la campagne où elle s'intensifiait, la guerre, comme l'ogre du malheur que craignait la grand-mère de Mokhtar, s'était peu à peu glissée dans les rues et dans les maisons.

Devant la violence qui s'était rapidement accrue, l'armée avait fini par séparer les quartiers européens et algériens avec du barbelé, des chevaux de frise et des points de contrôle. Les attentats des deux côtés, le plasticage, les bombes, les grenades et les fusillades commencèrent à se multiplier. Les patrouilles de militaires et les opérations de police également. Au cours de l'une d'elles, Abdallah Ouenzar, le coiffeur-circonciseur, avait été arrêté et torturé pour son appartenance à une cellule clandestine du FLN. Son corps, affreusement mutilé, avait été jeté, à la sortie de la ville, dans une décharge publique.

Occupés par les militaires, des collèges et des écoles primaires, comme celle de Mokhtar, fermèrent leurs portails. Mokhtar n'alla plus en classe durant près de deux années. Il n'alla pas non plus avec son père au cinéma ni revoir le port dont les réservoirs de carburant allaient être incendiés par l'OAS.

Il devenait de plus en plus difficile de mettre quelque chose à bouillir dans la marmite. L'argent, déjà rare, manquait cruellement. Il était impossible pour les mères de famille de se déplacer au mont-de-piété pour gager une boucle d'oreille, un bracelet ou une bague. Les dockers, les

femmes de ménage, les garçons de café, les ouvriers, les balayeurs, les marchands ambulants ou les manœuvres comme le père de Mokhtar ne pouvaient plus se rendre dans les quartiers européens, particulièrement dans le centre-ville.

Des dizaines d'entre eux furent froidement tués par l'OAS, comme Fatima Cherguiya. Elle avait, malgré le climat de terreur qui régnait dans les rues, décidé d'aller, pour la dernière fois, chercher sa paie chez M^{me} Simone Évrard. Un jeune étudiant l'assassina de plusieurs coups de feu devant l'entrée de l'immeuble où elle avait peur de prendre l'ascenseur silencieux à la cage trop étroite et aux boutons lumineux.

Quand Mostefa, son mari, alla chercher son corps à la morgue, il ramena aussi ses chaussures, son foulard et son voile ensanglanté. Mokhtar vit Meriem, la fille aînée de la défunte, se labourer le visage avec les ongles.

Les funérailles, qui avaient réuni hommes et femmes dans la même douleur, remplirent la cour de pleurs, de cris, de hurlements. Cette cour du haouch, où les jours de deuil tous les miroirs étaient drapés, avait, il y a peu, accueilli dans la joie le mariage de Nora, les naissances par Khalti Keltoum et les circoncisions par Abdallah Ouenzar, impeccable dans sa blouse blanche et dans le maniement des ciseaux.

Après la veillée funèbre, Fatima Cherguiya fut inhumée au cimetière musulman entouré d'agaves et de vignes, ce même cimetière que Mokhtar avait, lors du déménagement, aperçu de la charrette avant d'entrer dans la ville bourdonnant à présent d'une tension palpable et lancinante qui s'infiltrait partout. Elle allait bientôt s'envelopper jusqu'à la tête dans un immense voile noir dont on ne verrait qu'un œil sanguinolent et, de plus en plus, menaçant.

Un pacte silencieux

La guerre était maintenant finie. L'Indépendance avait alors rempli tout le pays d'une immense liesse. Ce jour du 5 juillet où il faisait beau, la fête s'était emparée de la rue. La ville s'était soudain ouverte telle une figue mûre, comme la fenêtre d'une chambre longtemps plongée dans une obscurité totale. Elle semblait s'être agrandie en repoussant ses murs ensanglantés et troués d'impacts de balles. Elle avait enfin défait ses barbelés et levé ses barrages et ses contrôles.

Ce jeudi-là, vers 9 heures, avec les gens des quartiers et les fellahs venus des environs en camions et en tracteurs, Mokhtar et son père convergèrent vers le centre de la ville. Désarmée et bienveillante, celle-ci s'offrait à présent tout entière aux cortèges des milliers de personnes portées par une exaltation émue. Hommes, femmes et enfants marchaient, le pas cette fois tranquille, dans ses avenues, sur ses places au milieu des drapeaux, des youyous, des klaxons, des chants patriotiques, des danses aux sons des derboukas et des ghaïtas.

Mokhtar avait vécu cette guerre par bribes, par morceaux, par lambeaux, avec toujours cette peur profonde et silencieuse de perdre tout à coup l'un des siens. Un sentiment qui s'était accentué avec la mort de Fatima Cherguiya et de tant d'autres, tués au hasard des rues ou devant chez eux.

Comme pour la photo en noir et blanc, aux bords dentelés, prise avec son père sur la place centrale, il pensa aussi à ses grands-parents aujourd'hui disparus et qui manquaient à cette fête. À cet instant, il éprouva, parmi la foule chaleureuse et fraternelle, l'envie irrépressible de marcher, de gambader librement dans la ville et dans la campagne, pour retrouver enfin et pleinement les lieux, les choses de la vie et les êtres qu'il aimait.

Répondant à un appel venu du plus loin de son enfance, il retourna, les premiers jours de l'Indépendance, au douar des Ouled Ahmed pour revoir la vieille maison dont il n'avait pas souvent franchi le seuil depuis les derniers mois de la guerre. Elle était à présent occupée par son oncle Tedjini et sa famille.

En poussant le portail de la bâtisse qui était petite mais à ses yeux infinie, ordinaire mais magique, Mokhtar avait l'impression qu'Aïchouche l'attendait. C'était comme si, à la tombée du soir, elle retirait en souriant le verre de la lampe à pétrole, allumait la mèche et réglait la lumière pour lui.

La courette, où affleuraient des cailloux jaunes et lisses, laissait Mokhtar perméable à toutes les émotions. Elle sentait encore les odeurs du café grillé, de la fiente des poules, de la fumée des fagots, des galettes chaudes et celle du figuier dont il avait grimpé les rameaux pour aller toucher le ciel de sa main.

Il fut, une fois encore, désarmé par les senteurs, les sons, l'âcreté du benjoin mêlé à la douceur de l'encens, ingrédients d'une liturgie destinée à chasser le malheur.

En revoyant le kanoun aux bords noircis et légèrement fendillés posé près du four, il se rappelait que sa grand-mère au corps de moineau ne cessait d'éloigner les esprits malfaisants.

Outre les bienfaits de Sidi-Belahouel, elle avait découvert ceux d'Abou Bakr As-Siddiq, dont lui avait souvent parlé Si Mahmoud. Dans l'un de ses derniers rêves, il lui était apparu en chair et en os au-dessus des braises avec une épée haute jusqu'au ciel. Vêtu d'un habit vert brodé de fils d'or et juché sur un cheval blanc plus beau que ceux que son mari avait tant désirés, il lui avait promis de pourfendre les démons. Elle ne s'inquiétait plus, rassurée par la divine intercession d'un des plus valeureux compagnons du prophète Mohammed et, de surcroît, le premier fidèle à être accueilli dans le paradis d'Allah. Elle souhaitait que l'un de ses futurs petits-fils porte le prénom « Boubekour », le diminutif affectueux de ce saint privilégié dans l'hagiographie musulmane et dans son vieux cœur.

Un jour, pour encourager Mokhtar à ne plus craindre les araignées, elle lui avait expliqué que l'une d'elles avait, il y a quatorze siècles, sauvé la vie du Prophète. Elle le fit avec la complicité d'un pigeon, lui aussi miraculeux, qui, devant l'entrée de la grotte où elle avait tissé sa toile, posa à cet instant son nid pour tromper ceux qui voulaient sa mort. La grotte où, avec Abou

Bakr, il s'était réfugié pour échapper aux couteaux impitoyables des Koreïchites, une tribu qui l'avait exilé et longtemps pourchassé.

Mokhtar se souvenait aussi qu'elle lui avait parlé des abeilles qui s'étaient, dans les couleurs du crépuscule, envolées de son armoire avant de papillonner autour de ses épaules et de se mettre à danser gaiement autour d'elle. Elle lui avait dit que ces êtres de lumière et de miel avaient donné leur nom à l'une des plus belles sourates du Coran qui évoquait également l'eau, les arbres, les animaux, les cultures et la mer que Mokhtar n'avait pas encore vue.

Puis il y avait le puits, le grincement de la poulie, le seau qui s'enfonçait sous la détente de la corde avant de heurter la paroi avec un son clair. Près de la margelle, sa grand-mère lavait les légumes, les peaux de mouton et récurait les marmites avec du savon et de la cendre du four.

Flottaient encore les odeurs un peu acides de la lessive, des eaux noires des bassines renversées, des vêtements séchant sur le muret de pierres.

Le figuier, l'unique arbre que possédait Kouider, était toujours debout, paisible et fécond. Mokhtar retrouva, avec gourmandise, le goût doux et fondant de ses fruits mûrs. C'était là aussi que, sous ses pieds, dormaient, entre les racines, son prépuce, son placenta et ceux de ses cousins et cousines.

Sous son ombre verte, il repensa tout à coup à cette histoire du parachute et des enfants qui allaient voyager autour de la terre. La réponse de l'instructeur qui l'avait fait rire l'avait également et définitivement fait aimer les livres.

Il avait alors, comme les oiseaux et les insectes qui l'entouraient depuis son enfance, commencé à cueillir des brindilles de mots, des graines d'images et des grains de sons d'une langue qui n'était pas celle de sa mère. Une langue devenue son nid d'écriture. Et comme si elle était intimement liée à sa mémoire, cette anecdote du parachute lui fit retrouver la saveur de cette journée irradiée par le soleil où, faisant fi de ses peurs, il était monté tout en haut du figuier sous lequel Kouider était entier et bien vivant dans sa sieste. Il le revoyait sur la natte, allongé sur le dos, le burnous, le chèche et son bâton en bois d'olivier posés près de lui. Comme un gamin, la tête, les pieds nus et l'œil à demi ouvert, d'un coup il se dressait, claquait ses mains dans l'air et les ouvrait sur des moustiques crevés venus de la petite mare. Un jeu constant, un petit rituel ponctué parfois par des cris de victoire qui faisaient sourire sa vieille épouse.

Avant de repartir pour la ville, Mokhtar était allé avec son oncle au cimetière se recueillir sur les tombes, situées l'une à côté de l'autre, d'Aïchouche et de Kouider. Il avait rempli d'eau le bol déposé au-dessus de leurs sépultures.

Le temps avait passé et Mokhtar était rentré dans l'adolescence. Il se promit de raconter, plus tard, le monde des siens dans lequel il n'avait pas fini de grandir. Il n'oublierait pas non plus d'évoquer les gens du haouch. Jamais il n'avait entendu ses parents, qui s'aimaient en silence, dire du mal d'eux.

Il savait qu'il lui faudrait, un jour, honorer le pacte silencieux qui l'avait lié à sa mère un après-midi d'hiver : celui d'ajouter d'autres mots, d'autres phrases, d'autres lettres aux huit qu'elle avait lentement tracés sur la paume de sa main droite.

Aubervilliers, le 11 avril 2022

OceanofPDF.com